

lui donne un coup qui lui traverse le corps. Drouet tombe mort. De toutes parts on court en tumulte ; des pierres sont lancées, on se fait des armes de tout, au cri de : *Meurent les Français !* Les cloches cependant sonnaient le service des vêpres à l'église du Saint-Esprit. Plus de deux cents Français tombent d'abord sous les coups des Siciliens à ce premier cri de vengeance ; la foule se précipite vers Palerme à ce cri. C'était à l'entrée de la nuit. On cerne les Français dans leurs maisons, on les y surprend ; l'ivresse et le sommeil en tenaient quelques uns, on les tue et on leur prend leurs armes : d'autres se défendent, on les tue. Tous ceux qui étaient dans Palerme, hors le gouverneur et sa suite qui parvinrent à se sauver à Vicari, furent tués dans cette sanglante nuit du 31 mars au 1er avril. Ce jour là-même, voulant régulariser le mouvement, les révoltés se donnèrent un gouvernement provisoire, et choisirent pour chef ce même Ruggier Maestr' Angelo, que nous avons nommé plus haut. Arrigo Barresi, Nicolisi, d'Ortoleva, Nicolas d'Ebdemonia et cinq conseillers lui furent adjoints. Une bannière portant l'aigle d'or dans un champ de gueule, enseigne antique de la cité, fut déployée à la gloire de la Sicile, et en l'honneur de l'église, on y joignit les clefs et la tiare de saint Pierre. Et le carnage continua.

Les terribles voyageurs du massacre d'Augusta ne firent grâce ni aux femmes ni aux enfans : tout ce qui était français fut frappé. La fureur des insurgés, dit-on s'étendit aux femmes siciliennes qui avaient eu commerce avec des Français. Le fer chercha jusque dans leurs flancs des enfans à naître, formés du sang des oppresseurs. Les Palermitains allaient en troupes par la cité, et tuaient les Français tant qu'ils en trouvaient, dit l'anonyme sicilien. Ensuite, ils allèrent au château du capitaine qui se rendit sous certaines conditions, et quand il fut en leur pouvoir, on ne tint pas ces conditions, au contraire, on le tua, lui et tous ses gens. Et ils allèrent aux couvens des frères mineurs et des frères prédicateurs, et ils tuèrent dans l'église tous ceux qu'ils trouvaient qui parlaient en langue française (1). L'exemple de Palerme entraîna l'île entière. La même fureur vengeresse arma toutes les mains, le 1er avril, dans les villes les plus voisines ; Morréale, Vicari, Carléone, Termini ; elle se communiqua ; le 2 et le 3 avril, à Céfalu, sur la côte septentrionale ; à Trapani, à Marsalla, à Mazzara, sur la côte occidentale ; gagna la côte méridionale, Sciacca, Calabellota, Girgenti, Alicata, Terranuova, et éclata avec une incroyable violence, le 4 avril, à Catane, sur la côte orientale. Le massacre y fut plus impitoyable qu'ailleurs s'il est possible. La même frénésie meurtrière sévit dans l'intérieur des terres. Partout on se donna des chefs populaires et des capitaines chargés de poursuivre et d'achever les Français. Un certain Alamanno fut créé commandant de Valdi-Note, Sautoro di Lentini, de Val-di-Demone ; Giovanni della Foresta di Lentini, de Piana-di-Millazo ; Simone di Calatafimi, des Montagnes-dei-Lombardi. Val-di-Mazzara fut placé sous la juridiction même de Palerme. En dix jours toute la Sicile, à l'exception de Messine, fut purgée d'étrangers. Tous ceux qui échappèrent au massacre se réfugièrent à Messine, où le vicaire de Charles était en force, à la tête de fantassins et de cavaliers bien armés, et d'une troupe de Calabrais sous les ordres de Pietro Ruffo, Comte de Catanzaro, fidèle du roi Charles. Deux Français furent seuls

(1) De là sans doute la tradition selon laquelle tous ceux qui ne prononçaient pas bien le ce italien, *ciceri, ceci*, etc., étaient aussitôt égorgés sans pitié, comme ces Euphratéens ou Eupéramites, dont il est parlé au livre des Juges (chap. 12, vers. 5 et 6), qui prononçaient *Sibbolet* pour *Schibboleth*.

exceptés du massacre général ; ce furent Philippe de Scalambre, tige des barons de Serravalle, et Guillaume de Porcellets ; ce dernier fut sauvé par le seul mérite de ses vertus. Il fut pris par les Palermitains dans Catalafimi, dont il était gouverneur, et non seulement épargné, mais renvoyé honorablement en Provence avec sa famille. Au milieu de ces fureurs, une ville s'abstint ; Spirlinga, entre Nicosia et Gangi, dans l'intérieur des terres, épargna sa garnison française, qui y soutint un siège et put se sauver.

Cependant, les regards des Palermitains étaient tournés avec anxiété vers la ville du Phare, la seconde de l'île par l'importance de sa population, la première par l'importance de sa situation, dans les circonstances où l'on se trouvait. Le troisième jour d'avril, les membres de la commune de Palerme écrivaient en termes très pressans à leurs compatriotes de Messine, et ceux-ci leur répondaient des paroles mystérieuses et d'un sens ambigu. Deux jours après, cinq cents arbalétriers messinois étaient envoyés par leur communes sous les ordres de Gualtieri Chirioli, leur concitoyens, pour empêcher, disait-on, le pillage et le vol, vers Taormine. Mais, en effet, pour essayer d'y soulever les populations. Les esprits fermentaient. Erbert d'Orléans, vicaire de Charles, et qui résidait à Messine, essaya de les contenir, il y réunit le plus de troupes qu'il put ; mais il ne fit que retarder l'explosion qui ne fut pas moins terrible qu'à Palerme. Le 28 avril le massacre commença, le peuple élut pour chef Baudouin Mussone, et le lendemain il n'y avait plus un seul Français à Messine ; plusieurs cependant parvinrent à se sauver en Calabre, et de ce nombre furent le gouverneur Erbert d'Orléans et le comte de Catanzaro, que nous venons de nommer.

Telle fut la mémorable révolution populaire connue sous le nom de Vêpres siciliennes. Que cette révolution fût arrêtée d'avance, à jour fixe, cela ne saurait se supposer. Elle fut, comme toutes les autres, imprévue quant à l'heure où elle advint et à la manière dont elle s'exécuta. L'oppression pesait sur les populations de la Sicile d'un insupportable poids ; il fallait la secouer ou mourir. Une révolution était pressentie imminente et inévitable, la façon dont cette révolution s'accomplirait, nul ne la pouvait prévoir. Procida, pas plus que tout autre, n'avait déterminé qu'elle commencerait à la porte de la petite église du Saint-Esprit, dans la campagne de Palerme et au bruit des cloches sonnant les vêpres à cette église. Il voulait, il rêvait, il pressait d'une manière générale, par toutes les voies possibles, la révolte de la Sicile contre Charles d'Anjou. Mais c'était là tout. Quant au mode selon lequel cette révolte éclaterait, ni lui ni personne ne l'avait préconçu ni ne l'eût pu faire se produire selon ses désirs. Bien plus, quoique tout le monde lui attribue l'honneur ou lui impute l'opprobre des Vêpres, il n'est fait aucune mention de lui durant les premiers événemens qui marquèrent cette soudaine et foudroyante explosion de Palerme, ce qui prouve qu'elle dut le surprendre lui-même, loin qu'il fût en mesure de la faire naître ou de la diriger. S'il était dans l'île, comme le veut la chronique de la conspiration, ce qui est douteux, tout démontre qu'il n'était pas à Palerme le jour du grand massacre.

Compulsez tous les écrits du temps, tout se réduit à ceci : que Procida avait conçu et provoqué une rébellion de la Sicile contre le roi Charles ; qu'il avait été le principal négociateur d'une alliance entre l'empereur grec et le roi d'Aragon, qu'il fit à cet effet plusieurs voyages ; qu'il put aborder et qu'il aborda sans doute en Sicile où il jeta les fondemens d'un parti aragonais, et,